BRETONNEAU

DISCOURS

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE M. BRETONNEAU, A TOURS,

LE MERCREDI 7 MAI 1862,

PAR M. VELPEAU,

MEMBRE DE L'INSTITUT.





Extrait de **L'UNION MÉDICALE**, nouvelle série

MAI 1862.



BRETONNEAU

C'est la dépouille mortelle d'un grand nom, d'une rare intelligence, Messieurs, qui nous rassemble au seuil de cette tombe. M. Bretonneau, dont je ne veux et ne puis, en ce lieu, à ce moment suprême, qu'effleurer la vie, a laissé sur son passage, en effet, une lumière assez vive, une empreinte assez profonde, pour que nos neveux ne l'oublient pas plus que ses contemporains.

S'il a brillé au milieu des hommes éminents de son siècle, s'il a fixé sur lui l'attention des savants, s'il était appelé d'un bout de la France à l'autre, ce n'est point au hasard, à la fortune, aux faveurs des grands qu'il faut l'attribuer. Sa notabilité, son illustration, il ne les a en aucune façon recherchées; elles ne lui sont venues ni de la chaire des écoles, ni de la tribune des Académies, ni du tourbillon de la capitale; il les a conquises sans y penser, en dehors des théâtres retentissants, des excitations de la foule et presque sans sortir de son berceau! Sans en méconnaître l'importance, il est resté étranger aux secousses, aux crises sociales de son temps. Les sciences seules l'ont captivé, ont absorbé son existence tout entière.

A Paris, vers 1805, condisciple de Récamier, de Bayle, de Cayol, de Dupuytren, ami intime de Gnersant, de Duméril, et un peu plus tard des deux Cloquet, il s'était déjà fait distinguer entre de pareils émules; mais, froissé, injustement traité (dit-on) à un acte probatoire, il quitta brnsquement la capitale avec des grades incomplets, et revint se fixer au lieu de sa naissance, à l'ombre d'une grande et noble famille (les Dnpin, les Villeneuve de Chenonceaux). Son intelligence, son savoir n'en prirent pas moins leur essor; toute la contrée en fut bientôt émerveillée; les hommes sensés du voisinage, le préfet du département, M. de Kergariou en tête, ne tardèrent pas à sentir que Bretonneau était voué à de plus hautes destinées, qu'il était digne d'un hôpital, au sein d'une grande ville. Comment faire? En pareil cas, on exige le titre de docteur, et Bretonneau n'était qu'officier de santé. Reparaître aux examens ne lui souriait point. Il le faut néanmoins. On le prie, on l'excite; Duméril, Guersant, la famille

Cloquet le demandent, le sollicitent, le provoquent. Enfin, il cède, et le voila de nouveau sur les bancs de la Faculté, où il soutint, en 1815, une thèse qui étonna ses juges, qui fut une sorte d'événement dans l'École. En règle cette fois avec l'Université, armé du diplôme indispensable, il se hâte de rentrer à Tnurs, prend possession dn service qni l'attendait, et s'installe à la tête de l'hôpital qu'il a tant illustré depuis.

Ses vœux sont ainsi comblés, dépassés. A cette époque, les esprits avancés pressentaient les orages qui allaient bientôt éclater dans la profondenr des doctrines médicales. La nosographie de Pinel chancelait sur ses bases. Prost avait entrevu la source des fièvres graves. La monographie de MM. Petit et Serres avait ouvert les yeux des observateurs sérieux. De tous côtés, l'essentialité des fièvres continues était menacée. Les foudres de Broussais n'étaient pas loin. Bretonneau, qui le savait, qui s'en était expliqué dès 1812 avec Guersant et Duméril, n'eut d'abord rien tant à cœur que de s'assnrer du fait; une calamité publique lui vint pour ainsi dire en aide; par le fait d'une épidémie cruelle qui ravagea le département de 1816 à 1819, l'hôpital se tronva bientôt encombré de fièvres graves. Le zèle, l'activité de Bretonneau étaient sans exemple en pareil lieu. Tous les malades, vus plusieurs fois chaque jour, examinés avec un soin extrême, étaient étudiés avec une attention de tous les instants; il en était de même du cadavre de ceux qui avaient la malheur de succomber. Aussi la vérité se fit-elle rapidement jour.

Au lit des malades comme à la salle de dissection, il devint évident que l'altération des intestins était la cause matérielle, appréciable, de l'épidémie régnante; que la doctrine de Pinel était fausse, que Prost, que MM. Petit et Serres avaient raison. M. Bretonneau alla plus loin; au lieu de s'en tenir, comme les auteurs du *Traité de la fièvre entéro-mesentérique*, à l'indication d'ulcères intestinaux et d'engorgement des ganglions, il vit que le siége précis du mal était dans les glandes, glandules ou follicules de tout le tube digestif, que l'affection consistait en une éruption devant parcourir diverses phases sous l'influence d'un état général, en partie comparable à la variole, et que les ganglions ne s'altéraient que secondairement. Pour comprendre l'importance de ce grand fait, de ce premier fleuron de la couronne scientifique de M. Bretonneau, il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qui a été dit depuis, sur ce qui se dit encore aujourd'hui de la doctrine des fièvres essentielles ou graves.

Une autre épidémie non moins meurtrière, le croup, vint affliger la Touraine en même temps que la précédente. M. Bretonneau entrevit sur-le-champ que l'angine maligne, l'angine gangréneuse, l'ulcère syriaque, le chancre aquatique, le croup, l'angine couenneuse, etc., qui avaient traversé les siècles comme autant d'affections distinctes, n'étaient, au fond, qu'une seule et même maladie. De là une des belles conquêtes médicales des temps modernes, une de ces vérités qui changent le courant des idées d'une époque; de là le célèbre *Traité de la diphthérite*, ouvrage qui eut un retentissement immense et qui, avec l'histoire de la dothiénentérie, ébranla violemment la doctrine de Broussais alors dans toute sa vogue.

Témoin des recherches de Bretonneau, admirateur des ressources de son esprit, chargé par lui de recueillir les faits, de suivre les malades pendant quatre années, je devrais peut-être faire ressortir ici, comme ami, comme élève d'il y a quarante-cinq ans, l'influence qu'il a exercée sur l'art de guérir, sur la marche des sciences médicales en général, à cette période agitée de sa vie (par ses idées sur la spécificité, sur les fièvres intermittentes, sur l'action des médicaments aussi bien que sur la dothiénentérie et sur les inflammations couenneuses); mais c'est une tâche qui revient de droit à M. Trousseau, celui de ses anciens élèves qui m'a-

succédé, qui est resté le brillant interprète des doctrines de notre maître commun, et qui les a si habilement, si noblement fécondées.

Pour être équitable envers Bretonneau, il ne faut pas le mettre en regard du commun des hommes, en évaluer les actes d'après les conventions vulgaires : figure à part, vigoureusement burinée par la nature dans le type humain, il ne pensait, n'agissait point comme les autres; sa vie ne ressemblait à celle de personne; il veillait ou se reposait à toute heure; le chaud, le froid lui étaient indifférents. Sans choix de lieux ni de sujets, il s'occupait, il causait volontiers de tout; je l'ai vu dormir à cheval, en allant de Tours à Chenonceaux, sans chanceler et même en causant. Dans la conversation, près des malades, il s'endormait au milieu d'une phrase sans en perdre le fil, et la reprenait en se réveillant, quelquefois à l'insu des interlocuteurs.

Son régime n'avait rien de plus fixe, il mangeait ou buvait sans suite, la nuit aussi bien que le jour, sans tenir compte des heures de repas de la famille. Tout était spontané dans ses actes, sans souci de l'avenir. Point de plan, point de cadre disposé à l'avance : un objet le frappe, il s'y attache, et dès lors rien ne peut l'en distraire.

Occupé de la diphthérite ou de la dothiéentérie, il tournait le dos dès qu'on lui parlait d'autre chose. Si l'on sonnait à sa porte : « Allez voir, mon ami, me disait-il; s'il s'agit de mal de gorge ou de fièvre, nous irons, sinon répondez que je n'y suis pas. » Si, en revenant de l'hôpital, on lui laissait mettre le pied dans son jardin, il en était de même. Ses malades étaient oubliés; on ne pouvait plus l'en tirer. Les légumes, les marcottes, la greffe, le provignage, la culture des végétaux, enfin, l'absorbaient à leur tour.

En opérant une cataracte, il trouve que la tige des aiguilles usuelles est mal faite. Vite il en conçoit une autre (celle dont on se sert aujourd'hui) et, crainte d'être mal compris, il la fabrique lui-même. Pendant huit jours nous ne pouvons pas le sortir de sa forge improvisée. Une autre fois, il imagine ses tubes à vaccin. Le voilà aux prises avec la lampe d'émailleur, armé de verre qu'il fond, qu'il tourne et retourne tant et si bien qu'il en sort des tubes longtemps préférés, et que la médecine fut encore pour un moment mise de côté.

Un tel caractère le rend presque insaisissable; il voit beaucoup de malades. Cependant, toutes les familles notables de la contrée et des départements voisins se le disputaient à l'envi. Il était souvent appelé au sein même de la capitale, et le rayon de sa clientèle n'a jamais eu d'analogue chez un praticien de province. Chaque malade devenait pour lui un *fait* à élucider: il le voyait à toute heure, de lui-même, souvent ou rarement, selon qu'il le trouvait utile; il restait à son lit une heure, une demi-journée ou un moment, sans mesure du temps, veillant *de visu* à ce que la médication fût ponctuellement exécutée, l'exécutant lui-même au besoin.

Original, absolu dans ses opinions, n'aimant pas les discussions oiseuses, il se soumettait avec peine aux exigences conventionnelles des consultations à plusieurs. Ses distractions lui faisaient d'ailleurs souvent manquer les rendez-vous à heure fixe. Un jour, trois confrères l'attendent près d'un client; trois quarts d'heures se passent; ne le voyant pas, tout le monde se retire : il était à la cuisine assis depuis une heure, discutant avec le Vatel de la maison sur les éléments d'une préparation culinaire. Un candidat de ses amis lui écrit qu'il aurait besoin de son influence bien connue sur un des juges; le lendemain il est à Paris. Mais, au sortir du chemin de fer, il rencontre un savant connu; des questions épineuses sont soulevées; des visites au Muséum, au Jardin-des-Plantes, au Collège de France deviennent nécessaires;

bref, oubliant le motif de son voyage, il rentre à Tours sans avoir vu ni le candidat ni le juge. Des traits de cet ordre pullulent dans la vie de Bretonneau.

Au fond, le mobile de ses travaux et de ses recherches n'a jamais été ce que le monde se plait à supposer chez les hommes hors ligne. Ce n'était ni l'amour-propre, ni l'amour de la gloire ou de la renommée, il cherchait l'inconnu. Son unique ambition était d'arriver à *ce qui est*, à la vérité qu'il tient à dégager de ses enveloppes ou de ses ombres. Ce qu'il soupçonne, il le poursuit avec une ardeur, une persistance inouïes : nul obstacle ne l'arrête. Pendant les épidémies de maux de gorge et de fièvres graves, les médecins de la ville, étonnés des doctrines nouvelles, objectent que, dans leur clientèle, les choses se passent autrement qu'à l'hôpital. Comment s'assurer de leur erreur, que faire pour les détromper ? L'examen des cadavres seul peut en décider. Oui, mais les familles n'y consentiront point ou en seront alarmées ; d'autre part, les confrères s'en soucient peu.

Cependant il le faut ; la question l'exige, en vaut la peine. Aller au cimetière à l'insu des vivants ? La loi, les gardiens de la cité le défendent. Le jour, c'est impossible. Mais après le couvre-feu, l'autorité, à demi prévenue, peut, en faveur du motif, dormir ou faire semblant de dormir. On se risque donc. Nous voilà chaque nuit, vers deux heures, armés d'échelles, escaladant les murs comme des malfaiteurs. Trente-six autopsies sont ainsi obtenues dans l'espace de quelques mois. A diverses reprises on se doute de nos profanations : par deux fois même, des habitants effrayés ou attardés tirent sur nous, à tel point qu'il m'en reste encore un grain de plomb en certain lieu, à moi qui lui servais de complice dans ces évolutions nocturnes.

Mais aussi le bien fait, la question scientifique se trouvèrent ainsi résolues, ne laissèrent plus l'ombre d'un doute : la maladie avait produit des lésions parfaitement identiques à l'hôpital et à la ville !

Maintenant Bretonneau va profiter de ses découvertes ; il va écrire aux journaux, aux Académies. Point. Il en parle à tout le monde, au risque d'en être dépouillé ; il ne les rendra publiques par aucune voie. Il a fallu toute notre insistance, à M. Trousseau et à moi, pour l'amener aux rares publications sorties de sa plume.

En 1818, alors que la question des maux de gorge était à ses yeux nettement élucidée, nous eûmes un jour en sortant de l'hôpital un colloque dont voici le résumé : — « Il faut aller à Paris. — Eh ! mon ami, pourquoi faire ? — Pour montrer ce que vous avez trouvé, vous faire connaître ; pour vous faire de la réputation. — Oh ! je n'y tiens point vraiment. — Ne pensez-vous pas au moins que le monde médical a besoin, sera heureux d'apprendre les vérités qui ressortent de vos recherches ? — Ma foi, qu'ils y regardent ; ma curiosité à moi est satisfaite ; je sais à quoi m'en tenir ; je n'ai pas à m'occuper du reste. »

Il est là tout entier. Ce n'était, croyez-le, ni modestie mal entendue, ni dédain d'un fol orgueil. C'était l'indifférence naturelle qu'il a conservée toute sa vie pour les distinctions ostensibles de la vie sociale.

L'Institut, l'Académie de médecine, etc., l'ont spontanément inscrit parmi leurs membres. Il s'en souvenait à peine quand il venait à Paris, et n'assistait presque jamais à leurs séances.

L'École de Tours, sa fille bien-aimée, va être réorganisée, pour qu'il en soit le directeur, le premier professeur, le ministre lui fait faire les plus séduisantes propositions. Non, faire des leçons, gouverner, est trop antipathique à ses instincts. Il en a même assez de l'hôpital,

et c'est dans son délicieux jardin de Palluau qu'il va se reléguer pour éviter l'importunité de trop nombreux malades.

Bretonneau était un esprit chercheur et libre, pénétrant, un observateur scrupuleux, attentif, sagace, clair, plein d'initiative. Tout ce qu'il abordait il le creusait à fond; rien ne sortait de ses mains sans avoir été modifié, amélioré, complété.

Si tout ce qu'il a fait ou trouvé d'utile, soit en médecine, soit en horticulture, était écrit, la science aurait de lui de nombreux volumes.

Que de richesses accumulées dans son jardin, par exemple, et quel malheur que tant de produits précieux n'aient point été coordonnés, décrits, mis en lumière, à la portée de ses successeurs!

D'un esprit plus fin que vaste, les hautes questions de philosophie générale, les horizons sans bornes, les abstractions n'avaient point ses sympathies. Avec des pensées calmes, il excellait dans l'étude des faits positifs; quoique circonspect, il cédait aux doux entraînements de la science, sans égard pour le bruit extérieur, sans grand souci de heurter les opinions reçues ou les préjugés du jour. Avec sa science variée, souvent émaillée d'une douce et fine bonhomie, avec son esprit délié, légèrement sarcastique ou railleur, il était d'une conversation agréable, attachante, instructive. Des aperçus neufs ou inattendus manquaient rarement de se trouver au fond de ses entretiens, quel qu'en fût le sujet.

Avec l'estime dont il jouissait, recherché comme il l'était, Bretonneau devrait avoir une grande fortune; elle eût été mille fois légitime. Mais non. Il n'y a jamais songé, pas plus qu'à la célébrité.

Aucun client n'a reçu de lui la moindre demande, l'indication d'un chiffre quelconque. Les malades l'honoraient ou s'en dispensaient à leur guise. Il n'y faisait nulle attention. Des sommes importantes lui sont advenues cependant, car tous les clients ne sont pas ingrats; mais en profitait qui voulait, il ne savait point s'en servir ni les mettre à l'abri. Vivant au jour le jour, il donnait à qui lui demandait.

Serviable et bon, il ne savait rien refuser aux siens. D'un dévouement sans bornes, il était toujours prêt dès qu'on invoquait son concours ou ses sentiments. Le fils d'un de ses amis est menacé d'ictère à Paris; clients, hôpital, devoirs de toute sorte, rien ne l'arrête, il quitte tout, et, le lendemain matin, il est au chevet du jeune homme, qui, lui, se trouvait à peine indisposé!

Son attachement était extrême, qu'il m'en pardonne une preuve personnelle : je ne comptais rester que quelques semaines à Paris, quand je me séparai de lui en 1820. Devinant, au bout de deux mois, que mes ressources financières touchaient à leur fin et qu'il me faudrait bientôt renoncer à la capitale, il se concerte avec mes deux autres maîtres de l'École de Tours (MM. Leclerc et Mignot), pour composer une bourse de deux cents francs qui m'arrivent sans prélude un matin (jour le plus riche de ma vie), avec le conseil de rester l'hiver au foyer universel de la science et des lumières!

Cœur généreux, tendre, parfois irréfléchi, il était heureux ou malheureux à l'excès selon que ceux qu'il affectionnait étaient contents ou tristes. La souffrance d'un ami, d'un parent, le mettait hors de lui. Je l'ai vu dans des angoisses sans nom près d'une nièce qu'il avait conduite à Paris pour se faire opérer d'une tumeur sus-claviculaire; et plus encore près d'une dame chez laquelle il venait de reconnaître une lésion organique incurable. Sa sensibilité, son âme, parfois exaltées, expliquent sans contrainte, aux yeux de ceux qui l'ont bien connu, les

nœuds en apparence étranges ou disproportionnés qu'il a formés au début comme au déclin de sa carrière, nœuds auxquels il est resté fidèle avec la soumission d'un fils ou la tendresse d'un père.

Assez impressionnable pour tomber en syncope près d'un ami que M. Gourand opérait de l'empyème, ou près d'un parent à l'aspect du couteau de M. Roux, il pratiquait lui-même les plus délicates opérations sans hésitation, avec la fermeté d'un chirurgien consommé!

Son caractère accidenté, son originalité de tous les instants, son insouciance des habitudes sociales ne l'empêchaient point, quand il le voulait, d'être dans le commerce du monde, un homme de distinction et fort recherché de la bonne compagnie, de s'être créé dans toutes les classes de solides amitiés auxquelles il s'est toujours montré sensible et fort attaché. Mais, hélas! tout est transitoire et fragile ici-bas, les amis de Bretonneau ont eu la douleur en dernier lieu de voir de si belles facultés s'engourdir peu à peu, et sa grande âme, égarée, se livrer sans gouvernail à des efforts mal réglés, comme pour rompre ses liens terrestres avant de remonter à la source divine.

Quoiqu'il en soit, une grande place lui est réservée dans l'histoire. La Touraine aura lieu de s'énorgueillir de lui avoir donné naissance, de l'avoir conservé sans partage parmi ses enfants; si Descartes, si Rabelais, si Paul-Louis Courier, si tant d'autres sont comme lui nés au sein de notre beau pays, il en est peu en effet qui, comme Bretonneau, ne soient point allés chercher leur grandeur hors de la contrée. Jamais la ville de Tours n'avait vu au milieu d'elle un nom médical porté si haut, entouré d'une aussi splendide auréole, et parmi ses hommes d'élite, ornements scientifiques, il restera profondément distinct de tout autre après sa mort, comme il n'a cessé de l'être pendant sa vie.

A tous ces titres, vénéré maître, nous te saluons. Après cet ultime adieu, permets à l'un des premiers disciples que tu aies honorés de tes faveurs et de ton amitié de rappeler, ton image devant les yeux, tes bienfaits dans la mémoire, la reconnaissance qu'il te conserve au fond du cœur et qu'il te prie, en soulevant une dernière fois ton linceul, de ne point oublier dans le sein de l'Éternel.

Paris.— Typographie Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.